

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

## La mission de la Presse

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1909, tome 11, p. 289-295

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## La mission de la Presse

A considérer les choses de près et en elles-mêmes, ce devrait être, semble-t-il, une chose grave et sérieuse, je dirais presque une chose sainte, que de parler au public, de se constituer en organe, de dresser une chaire ou une tribune du haut de laquelle, journellement, matin et soir, on distribue l'éloge et le blâme, on prend à partie tout homme et toute chose, on verse sur tout un peuple de lecteurs ses doctrines et ses pensées. Pour une semblable mission il faudrait plus que de l'aptitude et du talent, lorsqu'on en a : il faudrait avant tout le respect de soi et de ses lecteurs, le sentiment du devoir ou de la responsabilité ; il faudrait en quelque sorte des lèvres purifiées comme le furent celles du prophète Isaïe avec un charbon ardent ; ou, sans aller si loin et sans demander un miracle, il faudrait que tout publiciste, tout journaliste eût fait pour ainsi dire un pacte avec son esprit, avec sa plume, pour ne penser, ne dire et ne publier rien que d'honnête, de vrai, de juste et de bon ; qu'il se persuadât que si la liberté de la presse existe, ce ne devrait jamais être que pour le bien, et jamais pour le mal.

Oui, sans doute, l'homme est libre, de sa liberté primitive ; et c'est cette liberté qui fait sa grandeur et qui fera son bonheur ou son malheur final, suivant l'usage qu'il aura fait de cette même liberté. L'homme peut faire le mal, c'est incontestable ; il est même des jours où le mal semble prédominant et près de triompher sur la terre. Mais si l'homme peut manger du fruit défendu, il n'est pas libre de le faire ; il y a une barrière qui s'y oppose et s'y opposera éternellement. Cette barrière, c'est la loi de Dieu, de la conscience, contre laquelle on ne saurait prescrire ; c'est la loi

divine, la loi naturelle incorruptible, à défaut même ou à l'encontre de toutes les lois humaines et conventionnelles. Et n'est-ce pas dans ce sens vrai, juste et raisonnable, qu'il faut entendre la condamnation par le *syllabus* de ce principe faux, dangereux et anti-social : que tout homme est libre de penser, d'écrire et de publier tout ce qu'il peut rêver d'inepte, d'absurde, d'impie, d'immoral et de monstrueux ?

La liberté du mal, et encore restreinte dans les limites nécessaires posées, dans le *huc usque* tracé par la main de Dieu même, la liberté du mal n'existe que pour Satan et ses suppôts.

Hélas ! que de Satans ou de suppôts de Satan déchaînés sur le monde de nos jours ! Et je ne sais s'il faut entendre ceci au figuré ou au propre ; car comment s'expliquer autrement cette haine satanique de tout ordre religieux et social, cette haine surtout de l'Eglise, née du sang d'un Dieu, pour la rédemption et le salut du genre humain, et qui poursuit, à travers les siècles, sa mission de paix et de civilisation, en versant, comme l'astre du jour, sur ceux mêmes qui l'outragent et la maudissent, des torrents de lumière et de bienfaits !

Il y avait au moyen âge de pauvres races, vouées à la malédiction et souvent à la mort, qu'on accusait aux jours de calamités, d'épidémies, d'empoisonner les sources publiques ou de jeter sur le pays, sur les cités, de malheureux sorts, et sur lesquelles la crédulité populaire se ruait avec une aveugle fureur.

Aujourd'hui, malheureusement, ce mal n'est plus fictif ; les empoisonneurs existent ; il agissent, travaillent au grand jour, au vu et su de tout le monde ; empoisonneurs d'autant plus dangereux, qu'ils s'insinuent partout, que la curiosité publique leur sert d'aliments et de pâture ; empoisonneurs d'autant plus redoutables

qu'ils s'attaquent, non plus aux corps, mais aux esprits, aux cœurs, aux intelligences.

Et ce n'est point sur eux que se rue le fanatisme populaire surexcité ; ce sont eux qui précipitent les masses, qui jettent les classes les unes contre les autres, devenus ainsi meurtriers des corps, après avoir été assassins des intelligences.

C'est là, dans ces officines de la presse irréligieuse et anti-sociale, que s'élaborent et se distillent goutte à goutte les poisons qui répandent le vertige et l'erreur dans tant de pauvres têtes et de là dans tant de familles, de sociétés et d'Etats ; c'est là que se souffle et s'attise le feu des discordes civiles ; que s'allument les torches incendiaires qui promènent la dévastation ; que s'aiguisent les poignards et que se forgent les instruments homicides qui ensanglantent les cités, les pays, qui arment frères contre frères, citoyens contre concitoyens.

C'est à elle, à cette presse anti-religieuse et anti-sociale, que nous devons de voir, dans des pays même exclusivement chrétiens et catholiques, des feuilles dont la tâche est de faire une guerre journalière et déclarée aux principes mêmes du christianisme et du catholicisme.

Si en tout temps et de nos jours peut-être plus que jamais, il faut savoir faire la part des égarements ; s'il faut plaindre et avec des larmes de sang, les pauvres dupes, les pauvres victimes, soyons sans pitié pour ceux qui les font ; appelons ces derniers par leur nom et par ce qu'ils sont : des empoisonneurs publics, des *malfaiteurs intellectuels*, selon le mot si vrai et si juste de l'illustre protestant, M. Guizot.

Etant donné ce que nous voyons, ce dont nous souffrons, ce qui constitue peut-être la plus grande plaie sociale de notre époque : cette liberté pour ainsi dire

absolue et effrénée de la presse, il faut de toute nécessité pour ne point périr sous ce cataclysme d'un nouveau genre, il faut, dis-je, que le bien lutte sur le même terrain avec le mal, se serve des mêmes armes pour le combattre ; il faut que, à côté de l'attaque, se place et s'organise la défense.

Telle est la mission de la presse religieuse et conservatrice, à tous les degrés, sous toutes les formes et toutes les enseignes possibles, pourvu qu'elle tende franchement et convenablement au but.

Ce n'est pas toujours un métier de rose, que d'être à l'affût de toutes les erreurs, de tous les sophismes, de monter à l'assaut des citadelles ennemies et le plus souvent de défendre sa propre place, de se faire le champion de toutes les bonnes causes qui ne sont pas toujours, tant s'en faut, les causes triomphantes, les causes populaires. C'est là une escrime où l'on peut moissonner plus que de l'ennui, de la fatigue et des injures : où l'on peut, à certains jours, recevoir des blessures plus graves et voir tout voler en éclats autour de soi, quand la liberté et la fraternité triomphent comme au sein de Paris, comme sous le règne béni de la commune.

Honneur aux preux, aux vaillants de la presse ! C'est à coup sûr un bon combat, où les excitent, les encouragent de la voix, du geste et de leurs bénédictions, les illustres Pontifes de Rome.

Vis-à-vis de la presse en général, quels sont les devoirs essentiels des catholiques ? Ils sont, ce me semble, de deux sortes, négatifs et positifs, comme tous nos devoirs en général, selon le double précepte évangélique qui nous dit : « Fuis le mal et fais le bien. »

Eviter le mal, c'est bien le moins qu'on puisse demander à un catholique qui a la conscience de ce qu'il

doit à Dieu, à la société et à lui-même. Que tout catholique donc, s'il n'y est pas appelé par devoir d'état ou par désir légitime de connaître le mal pour le combattre et le réfuter, s'interdise la lecture et bannisse soigneusement de sa maison l'entrée de toute publication mauvaise ou dangereuse. C'est ici surtout qu'il faut dire avec le poète :

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Nous ne pouvons mieux faire que de laisser parler un illustre évêque de France, Mgr Pie :

« Sachez-le bien, mon frère, dit le vénérable prélat, cette feuille quotidienne ou périodique qui affiche l'outrage et le blasphème envers la première Majesté, qui attaque incessamment l'Eglise, ses institutions, ses ministres, et qui ébranle par là même les fondements de la société civile et le rempart des intérêts matériels, n'ira pas impunément chaque matin ou chaque semaine, se poser sur votre table, sous vos yeux et ceux de vos serviteurs... Croyez-moi, la présence assidue de ce mauvais génie ne vaut rien ni auprès de vous ni auprès des vôtres. Cette fréquentation funeste pervertit la rectitude de votre jugement, et de plus, elle fait sous votre toit les affaires du parti du désordre, qui, au jour décisif, est toujours assuré de rencontrer quelques auxiliaires dans votre maison où il a trouvé, en temps de paix, des complaisants et des dupes. »

Nous craindrions d'atténuer l'autorité et l'effet de ces paroles magistrales en y ajoutant quoi que ce soit du nôtre.

Le second devoir des catholiques, devoir positif et affirmatif, vis-à-vis de la presse religieuse, est de la soutenir, de la favoriser, de la propager par tous les moyens en leur pouvoir. Ce devoir est surtout impérieux dans les temps de lutte comme ceux que nous

traversons, où il s'agit de maintenir, de fortifier le bien, d'affaiblir et de refouler le mal.

« Le journalisme religieux, dit encore excellemment à ce sujet Mgr Parisi, le journalisme religieux doit être pour tous les catholiques une œuvre de zèle, de dévouement et de sacrifices. Ne pas y coopérer quand on le peut, c'est en soi une omission coupable, puisque c'est refuser de prêter à la religion un concours dont elle a besoin. Et surtout délaisser le journalisme religieux, pour venir en aide à des journaux ennemis, c'est de la part d'un catholique une prévarication, c'est une trahison qui ne peut s'excuser que par un inconcevable aveuglement. »

Les moyens de favoriser la bonne presse sont multiples et appropriés aux circonstances de temps, de lieux, de personnes. Aux uns on demande l'abonnement, le pain quotidien qui fait vivre les œuvres de la presse, comme tout ce qui est de l'homme et tient à l'homme ; aux autres, aux gens d'étude et de loisirs, on leur demandera un concours intellectuel, celui du talent que le bon Dieu leur a confié, non pour l'enfourir ou le laisser inactif, comme le mauvais serviteur de l'Evangile, mais pour le faire travailler et fructifier, comme le bon serviteur.

Ici je m'adresse surtout à mes frères de l'ordre laïque. Il est parfois des gens qui, sans souci de leur existence matérielle, ne savent qu'entreprendre, comment passer le temps, le temps qui est de l'argent, dit le proverbe anglais, le temps qui vaut Dieu, dit le philosophe chrétien, puisque c'est par le temps, par le bon emploi du temps, que s'acquiert la possession de Dieu même. A ceux qui sont là hésitants, incertains, exposés peut-être aux mauvaises tentations, je leur dirai : Prenez une plume, prenez des livres, travaillez. Un peu de vie intellectuelle, intellectuellement et

chrétiennement féconde, vaut infiniment mieux et finira par être plus agréable pour vous, qu'une vie molle, dissipée et tristement effacée.

La gloire de ce siècle, où tout n'est pas tristesse et décadence, c'est d'avoir associé, à peu près sur tous les champs de bataille, dans les œuvres de charité comme dans les luttes de la pensée, l'apostolat laïque à l'apostolat sacerdotal, la prédication de la presse à la prédication de la chaire. Et bien, je dit que cette alliance est belle et qu'elle sera féconde en heureux résultats. Puissions-nous le comprendre dans l'intérêt politique, moral et religieux de nos populations.

H. T.